

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 4

Artikel: L'anesthésie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188612>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

oublié de fermer les rideaux de son lit, le soleil donnait en plein sur sa figure et l'éblouissait de ses rayons. Au dehors, on entendait les oiseaux gazouiller et siffler. Il s'habilla et descendit dans le jardin. Le sommet des arbres était baigné d'une lumière blonde, les giroflées humides de rosée ressemblaient à ces fleurs de pierre-ries qu'on ne découvre que dans le pays des fées ; les taillis étaient pleins de frissons ; des roucoulements langoureux sortaient du sanctuaire de la forêt. Rodolphe alla, tout pensif, s'asseoir sous la charmille, dont il avait fait sa retraite favorite. Il appuya son front dans sa main, un soupir s'échappa de sa poitrine, et ses yeux, chargés de réflexions et de tristesse, ne virent plus le spectacle matinal qui se déroulait d'une façon si charmante devant lui. Son esprit flottait dans le monde des rêves et des extases ; il avait évoqué l'image qui le poursuivait nuit et jour.

Des cris déchirants le rappelèrent tout à coup à lui. Il se leva brusquement, comme mû par un ressort, et écouta.

On l'appelait.

Il s'élança dans la direction d'où partait la voix et rencontra, sur le seuil de la porte de la terrasse, une des gardiennes de sa mère, le visage en pleurs, les traits bouleversés ; elle lui dit que la châtelaine se mourait.

Rodolphe courut auprès de sa mère, qu'il trouva dans un état de surexcitation étrange. Elle était debout, appuyée contre son lit, les cheveux épars, enveloppée dans une couverture qui cachait mal ses jambes nues ; ses yeux égarés roulaient sinistrement dans leurs orbites : elle était effrayante. Dès qu'elle aperçut son fils, elle eut un mouvement de répulsion. Celui-ci s'arrêta, hésitant, au milieu de la chambre. Elle étendit vers lui son bras décharné et tremblant, et s'écria d'une voix sifflante :

— Va-t'en ! Va-t'en !

Comme il ne bougeait pas et la regardait d'un air suppliant et atterré, elle se tourna vers ses servantes, et tordant ses mains dans un geste de supplication, elle continua d'un ton qui trahissait un véritable effroi :

— Ne le laissez pas approcher, je vous en supplie... Il me fait peur...

Les deux femmes restèrent muettes et immobiles ; des larmes sillonnaient leurs joues.

La vieille châtelaine poussa alors un cri déchirant et s'affissa sur elle-même. Rodolphe se précipita pour la relever, mais au moment où il voulut la saisir, elle rassembla toutes ses forces, se jeta en arrière et parvint à se hisser seule sur son lit.

Ce suprême effort l'avait épuisée. Sa respiration était pénible et saccadée, ses membres avaient des soubresauts nerveux, ses yeux étaient horriblement dilatés.

Rodolphe se pencha vers elle ; il avait des torts vis-à-vis de sa mère, il le savait, il voulait lui en demander pardon ; mais il eut à peine ouvert la bouche, que la moribonde poussa des exclamations lamentables et appela ses gardiennes à son secours. Elle s'imaginait que son fils voulait la tuer.

— Ah ! méchant démon ! s'écrivait-elle, pourquoi viens-tu me tourmenter ainsi ? Oh ! maudit, maudit sois-tu ! — Eloignez-le... voyez, il ne part pas ! Oh ! délivrez-moi de sa présence... je frissonne, j'ai peur. Il a le cœur si mauvais... l'âme si noire... Je vous le dis, il finira misérablement, parce qu'il a misérablement commencé... Oh ! va-t'en ! va-t'en !

Rodolphe, accablé par ces injonctions cruelles, se retira dans le fond de la chambre. L'agonisante, en proie à une fièvre violente, poursuivit ses cris ; au bout de quelques minutes, ils se changèrent en sourds gémissements. Elle se tournait et se retourna sur sa couche

comme pour chercher une position moins douloureuse et plus tranquille ; une sueur froide — la sueur de la mort perlait à son front.

(A suivre)

Tous nos confrères de la presse ont parlé avec éloges d'une nouvelle publication littéraire, la *Suisse romande*, qui a pour rédacteur en chef M. Adolphe Ribaux, à Bevaix (Neuchâtel), et pour collaborateurs des hommes parmi lesquels on remarque plusieurs noms très distingués dans le monde des lettres, soit en France, soit en Suisse. Quoique nous ne puissions pas encore émettre un jugement définitif, n'ayant sous les yeux que les deux premières livraisons de cette revue, elles nous suffisent pour croire à son succès. Les matières qui y sont traitées nous paraissent bien choisies, très variées, et dénotent, au premier coup d'œil, une direction digne d'une telle entreprise. Ce sont de charmantes nouvelles, écrites dans un style à la fois facile, coulant et relevé ; de gracieuses poésies pleines de fraîcheur et de sentiment ; des articles sur l'histoire, la littérature, les hommes de lettres ; des chroniques, des bibliographies, etc., émanant tous de plumes autorisées, et se lisant avec un intérêt soutenu, un vrai plaisir. — A côté de la *Bibliothèque universelle*, dont on connaît tous les mérites, et qui a son genre à part, sa sœur cadette, la *Suisse romande*, comble une lacune, et son début nous semble assurer son avenir. — On s'abonne chez M. Henri Stapelmohr, libraire, Corraterie, Genève ; à la Rédaction, à Bevaix, canton de Neuchâtel, et dans toutes les librairies.

L'Anesthésie.

Un vieillard s'est présenté dernièrement chez un dentiste parisien, afin de se faire extraire une dent. Pour éviter la douleur, il s'est fait endormir, et, soit par l'effet de l'anesthésique, soit pour toute autre raison, il ne s'est pas réveillé, la mort l'ayant surpris pendant l'opération.

Le fait a de quoi donner à réfléchir. Il est fort désagréable, en effet, de s'endormir avec une dent creuse et de se réveiller mort. Et cependant, que ne nous a-t-on pas dit pour lancer, dans la chirurgie en général et dans la *dentisterie* en particulier, l'affaire des anesthésiques !

L'inventeur de l'anesthésie est le grand physicien anglais Davy, qui respira un jour, par hasard, du protoxyde d'azote et éprouva des sensations tellement agréables, qu'il répéta l'expérience plusieurs fois pour son plaisir. Cette découverte fit bientôt florès et fut mise à l'essai par le dentiste américain Wells, qui voulut l'appliquer à la suppression de la douleur dans les grandes opérations chirurgicales ; mais il n'y réussit pas. En 1846, son élève Morton eut l'idée de remplacer le protoxyde d'azote par les vapeurs d'éther, qui suppriment la douleur d'une manière absolue.

Un peu plus tard, le chloroforme vint remplacer l'éther pour beaucoup de chirurgiens. Enfin, l'on est revenu aujourd'hui, en partie, au protoxyde d'azote, qui a tout particulièrement séduit M. Paul Bert.

LE CONTEUR VAUDOIS

Il nous paraît néanmoins, d'après l'accident susmentionné, à l'appui duquel on en pourrait citer plusieurs, que les avantages des moyens employés pour supprimer la douleur sont de ceux qu'Alma Viva attribuait au talent du médecin Bartholo :

Votre talent, mon camarade,
Est d'un succès plus général,
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade !

A ce propos, les journaux ont dit que l'on ne devrait pas permettre aux dentistes qui anesthésient leurs clients, d'opérer sans l'aide d'un médecin. Ce serait une garantie relative, mais je crois que le plus simple, lorsqu'on a une dent à arracher, est d'employer ce moyen préconisé par Colladon :

« Vous avez un petit âne et une ficelle. Vous attachez la ficelle par un bout à la dent malade et par l'autre bout à la queue de l'âne. Vous donnez un coup de fouet, l'âne part... et vous êtes soulagé. »

Onna vesita à sa boun'amia.

Se fâ pliési d'allâ trovâ sa boun'amia quand on ein a iena, et s'on lâi trace rondeau dévai lo né quand on a fê se n'ovradzo, quand bin on sarâi tot mafî et à māiti écouessi, y'a tot parâi dâi iadzo qu'on amérâi quasimeint tot atant êtré restâ à l'hotô : c'est quand on est épierriyî pè lê dzalâo, ào que vo vignant doutâ l'etsilla qu'on avâi met contré la fenêtra dê la gaupa.

On certain gaillâ, qu'on lâi desâi Décaillou, qu'êtai vôlet dâo coté d'Etsalleins, étai z'u onna veillâ couennâ pè vai la serveinta, onna galéza Valaisanne, qu'aberdzivè, et qu'avâi sa tsambra per d'amont. Lè camerâdo ào lulu que l'avant vu eintrâ et qu'êtant dâi tot bons, sè peinsirant dê lâi férè 'na farça ; et asse tout de, asse tout fê. Après avâi doutâ l'etsilla po d'obedzi lo gaillâ à sailli pè la porta, clliâo coo vant déguenautsi pè la remise on vilhio vant que vant tot balameint guanguelhî ào coutset dâi z'égras, découtè la tsambra à la serveinta, et avoué 'na cordetta, l'attatsant pè 'na manolhie ào pécliet dê la porta, et lo reimpliant dê totès sortès dê bourtia : on arrojâo cabossi, tot plien dê coquès, on toupin, on pomeau dê tâi, dâi vilhiès saraiâlès, on erouïo bernâ et onna panérâ dê vilhie ferraille.

L'amoeirâo qu'atteindâi que tot sâi à novion po s'ein allâ, du qu'on lâi avâi remoâ l'etsilla, sè décidè contré la miné d'allâ tot balameint àovri la porta po s'esquivâ sein que nion n'ouïe rein ; mà à l'avi que l'eimpougnè lo pécliet et que tirè la porta : *pataprdô ! rrrdô !... bâo !... tâo !... flô !* lo van, que n'êtai qu'abetsi su lè z'égras et que n'êtai ratenu què pè la cordetta, fâ lo betetiù, et totès clliâo bregandéri qu'étant per dedein rebedoulant et regatant avau lé z'égras ein faseint on boucan d'einfai, que seimblâvè que la baraque s'effondrâvè.

Lo maître dê la maison qu'oût clliâ chetta, châotè frôtot épouâiri, preind on dordon et s'ein va ein pantet vairè cein que y'avâi ; mà quand l'est dein l'allâie, tot étai tranquillo. L'eut bio criâ : qu'est-te cosse ?... lâi a-te cauquon perquie ?... Nion ne repondâi rein. Vao s'avanci d'on pas ; mà fourrè lo

pî dein lo toupin et risquè dè s'étaidrè lè quattro fâ ein l'ai et dè s'einmottellâ la tête contré on vilhio moulin à café qu'avâi étâ met dein lo van. Adon s'ein va einfatâ dâi tsaussès et allumâ lo crâisu, et po ein avâi lo tieu net, montè amont lè z'égras po savâi cein qu'ein irè. Quand vâi la porta de la serveinta eintrébaillâ, lo van, la cordetta que tegnâi adé ào pécliet sè démausia dê l'affèrè et va tot drâi dedein, iô trâovè l'ami Décaillou pe moo què vi, catsi pè derrâi la porta, que craignâi lè z'estriviérès et que n'avâi pas ousâ essiyi onco on iadzo d'âovri, dê poâire que n'iaussè onco onna dégringolâie.

Lâi vâo démandâ cein que cé commerce allâvè à derè, dé veni férè on paret détartin a stâo z'haôrè ; mà lo pourro diablio qu'atteindâi adé on coup dê chaton et que grulâvè coumeint la quiau dê 'na tchivra, ne savâi trâo què derè : « Ye m'ant fê !... ye m'ant fê !... » se desâi, et n'êtai pas fotu dê derè on mot dê plie. Enfin lo maître, ein vayeint la fri-mousse dê cé pourro diablio dê Décaillou, ne put s'eimpatsi dê sè mettrè à recaffâ, et l'autro, conteint d'ein êtré quittò dinsè, sè ramassè ào pe vito et sè va reduirè ein djureint que dê sa viâ ne retornâvè ài gaupès.

On annonce pour le 2 février, à 5 heures, dans la salle des concerts du Casino-théâtre, une **conférence de M. Philippe Godet**, dont le sujet sera : *Un poète romand*. Le talent et l'esprit du conférencier nous dispensent d'en dire davantage.

Un baromètre infaillible. — C'est le café ! Il est d'ailleurs bien facile de vérifier le fait. Lorsqu'on vous sert votre café et que vous y avez ajouté du sucre, attendez avant de remuer avec la cuiller.

Voyez-vous cette mousse que tout le monde connaît, se former au centre de la surface du noir liquide, y rester quelques minutes, puis se diriger lentement de tous les côtés à la fois vers les bords : signe de *beau temps*.

Au contraire, la mousse se montre-t-elle à quelque distance du centre, puis se désagrège-t-elle rapidement et s'en va-t-elle vers le bord d'un seul côté : *temps variable*.

Enfin, la mousse se présente-t-elle au centre, mais sans cohésion, divisée par petites boules séparées, qui gagnent vite le bord de la tasse : *signe de pluie*.

CASINO-THÉÂTRE. — Nous aurons la bonne chance d'assister ce soir à la représentation de **Boccace**, charmant opéra-comique en 3 actes, musique de Suppé, donnée par la troupe du grand théâtre de Genève, qui est fort bien composée et compte des artistes distingués, parmi lesquels il faut tout particulièrement citer Mlle Nixau, qui remplira le rôle de Boccace, joué par elle au théâtre des Folies-Dramatiques. — On nous dit que les billets se sont pris très rapidement et que la salle sera comble. Ce résultat est d'un bon augure pour notre prochaine saison d'opéra. — Rideau à 8 heures, et non à 7 h. ½ comme l'annoncent les affiches.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUDHOWARD & CIE.